

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 25

Artikel: Favéy et Grognoz : à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c. ; de la Suisse, 20 c. ; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

XIV

Nous avons laissé les deux inséparables beaux-frères dans un café d'Yverdon, au moment où le boursier communal venait de leur apporter la nouvelle du départ de leurs femmes pour Genève.

L'institutrice, irrésistiblement attirée vers le comptoir où brodait la belle Angéline, retourna près d'elle en lui disant :

— Mademoiselle, vous ne supposez jamais quel est le motif qui cause à ces messieurs une si grande joie?...

— Eh ! non, monsieur.

— Pensez qu'ils sont heureux d'apprendre que leurs épouses s'absentent pendant plusieurs jours...

Voilà ce que je ne puis concevoir. Il me semble au contraire que quand j'aurais le bonheur d'avoir une compagne, son absence ferait, pour moi, un bien grand vide à la maison.

— Ah ! monsieur n'est pas marié?...

— Non, mademoiselle, je me suis entièrement voué jusqu'ici à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse, en suivant le noble exemple de notre maître, le grand Pestalozzi, qui a laissé dans votre ville de si glorieux souvenirs. J'ai mis à cette tâche toute mon intelligence et tout mon cœur.

— Ah ! c'est cela.

— Il est bien évident que j'y travaillerais avec plus de zèle encore, plus de contentement si, en sortant de ma classe, j'avais le plaisir de trouver chez moi une aimable épouse.

Voyez-vous, mademoiselle, vous ne pouvez vous figurer tout ce qu'il y a de froid, de cruellement monotone dans un appartement de garçon, où l'on rentre le soir sans y trouver un regard sympathique, un doux serrement de mains, un intérieur, une vie de famille qui vous repose des fatigues de la journée, un cœur qui s'épanche avec bonheur dans le vôtre et donne à tout ce qu'il entoure de la gaieté, véritable rayon de soleil dont toute âme sensible ne peut se passer.

— Mais cela viendra un jour, mon-

sieur, répondit la jeune fille d'un ton bienveillant.

— C'est ce qu'on dit toujours. Vous êtes bien bonne, d'ailleurs, de ranimer, de soutenir mes espérances ; mais cela n'empêche que suis toujours là comme un verbe sans complément !

— Oui, mais permettez-moi de vous faire observer que dans nombre de cas le complément ne se joint au verbe qu'à l'aide d'une préposition. Eh bien, en de telles circonstances, la préposition n'est autre que les sympathies qui tendent à rapprocher deux cœurs. Et encore, pour que cette sympathie existe, faut-il que les cœurs apprennent à se connaître.

Cette tirade débitée, on pouvait lire cette pensée sur les traits de mademoiselle Angéline : Ah ! tu veux faire de la grammaire, eh bien attrape !

Comme on peut le supposer, cette fine et malicieuse réplique fut pour notre soupirant une commotion électrique qui émut profondément tout son être. Sa parole devint tremblotante et son regard avait des éclairs suppliants qui auraient attendri un cœur de marbre : « Oh ! mademoiselle, s'exclama-t-il, le plaisir que vos paroles me font éprouver est inexprimable !... La règle de grammaire, que vous venez de citer avec un à-propos si spirituel, me ravit ! Vraiment vous connaissez les règles grammaticales aussi bien que si vous faisiez partie du corps enseignant.

— Mais, monsieur, j'ai bien dû étudier quelque peu ma langue pour pouvoir me placer comme institutrice en Allemagne, où je suis restée quelques années.

Ce furent là autant de révélations qui achevèrent de jeter le trouble et l'illusion dans le cœur de ce brave garçon. Il croyait déjà voir s'entr'ouvrir, pour lui, un nouvel horizon, un avenir comblé de bonheur et de félicité.

Après de gros soupirs, difficilement contenus, il reprit :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous exprimer combien je suis enchanté de ce que vous venez de me dire ! Quelle bonne fortune de rencontrer une personne qui sait vous comprendre et qui

a aussi travaillé au développement moral et intellectuel de la jeunesse !

Ici encore l'instituteur comprima quelques soupirs... Et enfin il prit la grosse résolution de se lancer :

— Ayant assez souvent l'occasion de venir à Yverdon, où j'ai des parents, reprit-il, est-ce que j'ose vous demander, mademoiselle, si ma présence ici, de temps en temps, serait accueillie avec autant d'amabilité qu'aujourd'hui, avec autant de...

— Hé ! monsieur le régent, interrompit Grognuz de sa grosse voix, tout en se dirigeant vers le comptoir, y me semble qui a déjà bien longtemps que vous pédalez là... Avez-vous pas soif ?

Cette sortie inattendue fit un effet désagréable sur notre amoureux pédagogue, qui répondit néanmoins avec douceur :

— Monsieur Grognuz, la compagnie si aimable et si intéressante de mademoiselle m'a fait oublier mon verre ainsi que bien d'autres choses... et cela se comprend.

— Alors on dirait que vous allez faire un petit accordaïron, vous deusse. Et que cousez-vous là de beau, Mademoiselle Angéline?... c'est du tout fin, du tout délicat... Que ce serait pourtant agréable, monsieur le régent, d'avoir une moitié aussi mignonne !... Eh ! si j'avais seulement trente ans de moins !..

La jeune fille baissa la tête en souriant, et le rouge qui, à ce moment, colora ses joues, ne fit qu'en dessiner plus gracieusement les fossettes, ce qui fit dire à Grognuz :

— J'aime tant vous voir rire avec ces deux petits creux, mademoiselle... Juste pour mettre deux noisettes !... Quand même on est vieux, on voit bien ce qui est joli. Epi d'ailleurs on n'est pas tant vieux... Y en a bien des jeunes qui...

— Alons, allons, venez voir finir vos verres si nous voulons vite aller faire une pistée à cette exposition, cria Favey.

Et Grognuz rejoignit son beau-frère.

— Mademoiselle, voulez-vous vous payer de l'écot, fit l'instituteur en mettant un écu dans la main de la jeune fille, main charmante, qu'elle tendit avec grâce et sur laquelle il aurait volontiers

déposé, de ses lèvres brûlantes, autre chose qu'une vile pièce d'argent.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, veuillez croire que je n'oublierai jamais le plaisir...

— Allons-nous, cette fois, monsieur le régent?... Y faut pas faire tout du même jour; vous reviendrez.

— Si mademoiselle veut bien le permettre, fit à demi-voix notre amoureux, dont les regards suppliants semblaient attendre une réponse.

La réponse ne vint pas. Et s'inclinant profondément :

— Au plaisir et à l'honneur de vous revoir, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur.

« Elle ne m'a pas dit au revoir... pourquoi ? » se demanda-t-il. Et, regardant le ciel d'un air rêveur, il soupira cette tendre prière : « O ! dieu des amours, ne m'abandonne pas !... »

(A suivre.)

Lettre de la Côte.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu avec plaisir les *Lamentations d'un vigneron*, publiées dans votre numéro de samedi dernier, qui contenait, ainsi que vous l'avez dit, de bonnes vérités.

Je ne puis admettre que pour quelques abominables ivrognes, qui ne peuvent se corriger sans « signer l'abstinence, » on jette la défaveur sur les excellents produits de nos coteaux.

Il ne faut pas, dans l'enthousiasme d'une cause, quelque bonne soit-elle, se servir de n'importe quels arguments pour la défendre; il faut, en tout, dire la vérité.

Je lis entre autres dans un compte-rendu de la dernière réunion des sociétés de la Croix-Bleue, à Lausanne, ces allégations dont je conteste le bien fondé :

... Se priver de vin alors qu'on sait que le vin n'est pas nécessaire à la santé, et qu'il nuit également au bonheur des individus, des familles, du peuple, ce n'est pas de l'héroïsme.

Ces allégations, je les réfute en prenant dans votre journal même les judicieuses réflexions dont il nous faisait part il y a une quinzaine d'années. Je vous en envoie copie, tenant à conserver intacte ma collection du *Conteur*, que je possède dès l'origine.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, nos meilleures salutations.

Votre plus ancien abonné de Rolle.

Voici l'article rappelé par notre correspondant, qui aurait pu simplement nous en indiquer la date, pour ne pas prendre la peine d'en faire une copie :

Lorsqu'on aperçoit un cep de vigne s'élever en serpentant autour d'une maisonnette, encadrant les fenêtres de pampres verdoyants, parfumant l'air de ses fleurs, donnant le raisin

à l'enfant et à la femme, distillant de ses sucs agrestes et aromatiques le vin pour l'homme qui travaille et pour le vieillard qui repose, l'on se sent saisi d'admiration pour cette plante gracieuse; nulle autre, en effet, dans la sphère du bien comme dans celle du mal, ne joue un rôle aussi prépondérant dans la vie de l'humanité.

Un jour, Alexandre-le-Grand buvait du vin, ce qu'il faisait souvent et très volontiers. Androcydes, voyant que son maître l'absorbait avec indifférence et distraction, lui dit : « Rappelle-toi, grand roi, qu'en buvant du vin, tu bois le sang de la terre. »

Si le vin tient pour ainsi dire en dissolution les rayons du soleil et les forces occultes de notre planète, il s'offre à nos yeux comme une liqueur qui, dans ses gouttes de rubis ou d'or, semble augmenter la chaleur qui féconde, la lumière qui ravive, l'énergie qui donne le mouvement.

Fils de la nature et de l'homme, le vin réunit et concentre en lui toutes les forces de la terre et du cerveau humain.

Puissant dans le bien jusqu'à semer la joie dans les sentiers épineux de la vie, jusqu'à prolonger les jours d'une chère existence.

Ce n'est donc pas en vain que la mythologie l'a élevé aux honneurs de l'Olympe, et que la religion l'a consacré aux plus sublimes mystères.

Il fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité, et sa féconde influence parcourt toute l'échelle qui va de l'hymne à l'orgie, de l'enthousiasme généreux à la prostration, des chants qui réveillent un peuple au *delirium tremens* qui décime toute une génération.

Bénédictions et malédictions qui ont inspiré à saint Jean-Chrysostôme ces poétiques paroles :

« Le vin est l'œuvre de Dieu; l'ivresse est l'œuvre du diable ! »

Plus près de nous, Liebig déclare que le vin n'est surpassé par aucun produit naturel ou factice, comme moyen de réconfortation, quand les sources de la vie sont épuisées; il anime et ravive les esprits aux jours de tristesse, il corrige et compense les effets des perturbations de l'économie, à laquelle il sert même de préservatif contre les troubles passagers causés par la nature inorganique.

Pour Montegazza, « l'un des privilèges du bon vin, c'est de donner à l'homme une gaieté sobre et salutaire, en raffermissant le travail musculaire, en favorisant les élans de la fantaisie chez l'ouvrier comme chez le poète, chez l'artiste comme chez le musicien. »

Les vins constituent à la fois un aliment et un médicament; toutefois, leur rôle alimentaire est faible.

L'influence des uns se complète par les propriétés des autres, de manière à charmer les sens du goût et de l'odorat, à exercer une action tonique et astringente sur l'estomac, à produire une action bienfaisante sur la circulation générale.

L'usage d'un vin généreux pris à des doses progressives, mais toujours modérées, rend de grands services dans les cas d'anémie, d'appauvrissement général de l'économie avec alanguissement des fonctions digestives.

Voici ce que l'on pourrait appeler les dogmes du vin :

— Pas de vin à l'enfant en bas âge.

— A beaucoup de vin médiocre, préférer toujours un peu de vin de bonne qualité.

— Ne boire le vin qu'à table et de préférence à la fin du repas.

— Pour être excellent, le vin doit être clair, un peu amer et pris en petite quantité.

Au moment où Noé, dit un apologue hébreux, venait de planter le premier cep de vigne, Satan (il y a du diable en toute chose) l'arrosa lui-même en égorgeant sur son jeune plant un agneau, un singe, un lion et un pourceau. Ce serait en raison de cette culture que le vin communiquerait à ses fidèles la douceur, la gaieté, la force intraitable et les goûts dépravés, qui forment le caractère de ces quatre animaux.

Nous ne sommes pas de ceux qui ne savent combattre l'excès, qu'il soit l'œuvre du diable ou de l'égarément de l'homme, que par l'abstinence. *Usons, n'abusons pas*, redisons-nous une fois de plus, et nous trouverons dans le vin un élément de gaieté, non pas celle qui fait sortir de la raison, mais de celle qui aide à supporter beaucoup de petites misères, à voir toutes choses sous un jour plus riant, et qui inspirait à Anacréon cette théorie un peu fantaisiste :

La terre sombre boit,
Les arbres boivent la terre,
La mer boit les vapeurs,
Le soleil boit la mer
Et la lune boit le soleil;
Pourquoi me combattre, moi,
Amis, si je veux boire !

Docteur EVERY-BODY.

Lettre du Cap-Vert.

Un de nos abonnés de l'île de Brava (archipel du Cap-Vert, de l'Afrique portugaise, dans l'océan Atlantique) nous adresse les lignes suivantes :

Ilha Brava 27 de mai de 1895.

Monsieur le rédacteur du *Conteur Vaudois*,

Je prends la liberté de vous envoyer la boutade incluse que vous daignerez insérer dans votre intéressant journal, si vous la trouvez digne de cela. Il y a des fautes que vous aurez l'obligeance de corriger, parce que je suis Portugais et peu au courant de la langue française.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

LUIZ LOFF DE VASCONCELLOS.

Se non e vero e bene trovato

Le commandant d'un vaisseau de guerre portugais, réputé comme téméraire et intrépide, fut invité à dîner à bord d'une frégate anglaise.

Dès qu'il eut posé le pied sur la première marche de l'échelle du vaisseau, les Anglais déchargèrent d'une seule bordée toute l'artillerie, pour mettre à l'épreuve le sang-froid de l'officier portugais.

Celui-ci comprit immédiatement le tour qu'on lui jouait et se mit à rire.

Quelques jours plus tard, il invita les officiers anglais à dîner à bord de son vaisseau. Après le dessert, un matelot déposa sur la table un baril ouvert,